



MIKHAÏL KHODORKOVSKI
ET NATALIA GEVORKYAN

PRISONNIER DE POUTINE



Extrait de la publication

Prisonnier de Poutine

DES MÊMES AUTEURS

Mikhaïl Khodorkovski, *Paroles libres*, Fayard, 2011.

Mikhaïl Khodorkovski
Natalia Gevorkyan

Prisonnier de Poutine

TRADUIT DU RUSSE PAR LUBA JURGENSON



© 2011, by Mikhail Khodorkovski and Natalia Gevorkyan.

Et pour la traduction française:

© Éditions Denoël, 2011.

Noël approchait et je suis allée choisir une carte de vœux. Une seule. Je n'avais pas l'intention d'en envoyer d'autres. Le propriétaire du magasin de la rue Geoffroy me connaissait. J'adore cette boutique parisienne qui semble d'une autre époque : on y vend des stylos plume, du papier fabriqué à la main, des cartes aux images naïves. Il m'a montré le coin des cartes de vœux, je me suis assise par terre et j'ai commencé à les regarder.

Une jeune fille à côté de moi m'a fait remarquer : envoyer des cartes à l'époque d'Internet, ça sert à quoi ? J'ai répliqué sans lever la tête : « Là où j'enverrai la mienne, les mails n'arrivent pas. » Mon interlocutrice ne voulait pas me laisser tranquille : « J'aimerais bien savoir où se trouve ce coin perdu. — En Sibérie : c'est une prison », ai-je répondu tout en continuant à chercher. Il y a eu un moment de silence. J'ai fini par lever la tête et j'ai surpris le regard désemparé des quelques personnes qui se trouvaient dans la boutique, dont le propriétaire.

Cette jeune fille, en fait une journaliste de France 2, était accompagnée de deux jeunes gens munis l'un d'une caméra, l'autre d'un microphone. « La Sibérie ? Le Goulag ? » a-t-elle demandé. J'ai acquiescé : « C'est bien ça. » Elle m'a demandé de le répéter devant la caméra. J'ai une règle d'or : je ne refuse jamais de répondre à mes collègues journalistes. Je me suis levée et j'ai déclaré : « Je veux envoyer une carte de vœux à un ami en Sibérie. Il est en prison là-bas. C'est un homme d'affaires. J'espère vraiment qu'il la recevra. »

Les clients de la boutique se sont approchés de moi à tour de

rôle, me disant que tout allait s'arranger, que ma carte arriverait, que mon ami serait libéré. Aucun ne m'a demandé quel crime avait commis cet homme d'affaires. Pour eux, la Sibérie, le Goulag étaient symboles d'injustice. Point. Le propriétaire du magasin a refusé mon argent et m'a donné, en plus de l'enveloppe, deux feuilles de papier décoré d'une vignette faite main, pour que je puisse écrire une lettre. La journaliste m'a rattrapée dans la rue. «Puis-je vous demander comment s'appelle votre ami? — Khodorkovski.» Après avoir noté soigneusement ce nom difficile qui ne lui disait rien, elle a levé les yeux sur moi. «Qui est-il donc?» J'ai réfléchi. Les uns disent que c'est un génie, les autres, un criminel...

NATALIA GEVORKYAN

C'est en 2004 que l'on m'a proposé pour la première fois d'écrire mes Mémoires ou mon autobiographie : j'avais alors derrière moi une année en prison.

Après réflexion, j'ai refusé. Pour moi, les Mémoires, c'est avant tout le bilan d'une vie, lié (si je suis honnête avec moi-même) à la découverte de l'essentiel, de ce que l'on porte en soi tout au long de son existence. À l'époque, je ne considérais pas que le moment en était venu.

Les arrestations des actionnaires de Ioukos, le départ forcé de mes partenaires et de nombreux amis, les exigences démesurées du fisc qui ont abouti au dépôt de bilan de l'entreprise et à sa destruction, tout cela était encore trop « chaud », et je craignais que mes révélations ne mettent en danger ceux qui étaient restés en liberté. Or, je mets la fidélité à mes engagements au-dessus de tout.

Non que je me sois engagé à garder le secret à propos de certaines transactions ou de certains échanges. Tout simplement, pour avoir mis un pied sur le terrain de la politique, j'ai constaté, avec un étonnement peut-être naïf, qu'il n'y avait là aucune place pour la morale, que la correction élémentaire n'y était pas de mise, que la trahison et le mensonge étaient une norme de comportement. En politique, tout le monde ment, avec raison ou sans raison, juste parce que l'usage le veut, et plus on grimpe dans la pyramide du pouvoir, plus on se laisse engloutir par ce tourbillon de mensonges.

Aujourd'hui, après huit ans de détention, alors que je me trouve

dans une colonie pénitentiaire de Carélie et que j'observe à la télévision les soi-disant élections législatives, je ne puis que constater le cercle vicieux du mensonge : celui-ci grandit, s'amplifie. Même sans avoir accès à Internet, un détenu peut s'en rendre compte.

Les députés de la Douma écoutent les dirigeants parler de la corruption et font une mine compréhensive. Or, ils savent parfaitement que la corruption a pénétré dans tous les domaines de la vie et que ces propos des « responsables » ne changeront rien tant que perdurera le système du pouvoir qui s'est constitué en Russie.

Celui qui parle à la tribune de la Douma ne se fait non plus aucune illusion quant à la corruption, il comprend aussi que les députés ne le croient pas, qu'ils simulent. Le téléspectateur, qui observe une nouvelle spirale du mensonge, finit par trouver ça insupportable et, s'il le peut, appuie sur la télécommande pour regarder une série.

Mais le pire, c'est que le « pourfendeur de la corruption » qui parle à la tribune, tout comme les députés de la Douma et le gouvernement dans son ensemble, savent parfaitement que les spectateurs ne les croient pas, que le peuple ne veut pas regarder tout ça. Et naturellement, personne ne croit à l'efficacité d'une telle « lutte » contre la corruption, mais tout le monde se rassure en se disant que le mensonge est chose normale en politique, qu'il ne saurait en être autrement.

Pour moi, dans mon ancienne vie d'homme d'affaires, il était impossible de mentir : en dépit des bruits qui couraient sur mon incapacité de négocier, l'une des légendes préférées du Kremlin, tous ceux qui ont eu à traiter avec moi savent que, même si c'était difficile et si les pourparlers pouvaient durer longtemps, je n'ai jamais, jamais failli à mes engagements ! Je ne peux même pas concevoir qu'on puisse le faire dans notre métier, car alors, soit on passe sa vie dans des tribunaux, soit on ne meurt pas dans son lit... Bref, la plongée dans la politique m'a choqué : ses acteurs s'engageaient facilement et brisaient leurs engagements tout aussi facilement.

Donc, ainsi que je l'ai déjà dit, alors même que je n'avais pas promis de garder le secret sur quoi que ce soit, je parlais de l'idée qu'à partir du moment où l'on implique d'autres personnes (et c'est inévitable dans des Mémoires), il faut s'assurer que ces dernières désirent ce genre de publicité.

La deuxième raison pour laquelle j'ai refusé tient à ce que je n'avais jamais écrit avant la prison. Au début, c'était un exercice très difficile pour moi. Un article, c'est autre chose qu'une interview, il faut réfléchir à chaque phrase. Étant donné ma situation, je comprenais que parmi mes lecteurs il n'y aurait pas que des amis, que certains chercheraient mes points faibles pour mieux me frapper ensuite. Mes premiers articles avaient suscité beaucoup de doutes : en étais-je vraiment l'auteur ? Dans quel but les écrivais-je ? J'ai apprécié d'autant plus le soutien des périodiques (*Vedomosti* et *Novaïa Gazeta*) qui ont été les premiers à croire en moi et à me publier.

Même certains de mes amis proches ont exprimé des doutes, car l'auteur de ces articles ne correspondait pas à l'image de Khodorkovski créée par les communicants avant mon arrestation. Il n'était pas simple pour moi de lire et d'entendre tout cela sur mon compte.

J'ai alors décidé qu'il serait prématuré d'écrire des Mémoires ou une autobiographie. Et, n'en déplaise à mes lecteurs, je dois dire que le moment n'en est pas encore venu. C'est trop tôt !

Je ne sais pas quand je serai prêt. Ce constat est lié à ma situation actuelle. Car non seulement je ne considère pas la période actuelle de ma vie comme un « bilan », mais je vis grâce à mon espoir dans l'avenir.

Quant à ce livre, je me suis décidé à l'écrire parce que je connais depuis plus de quinze ans Natacha¹ Gevorkyan comme une journaliste honnête, formidable, et tout simplement comme une belle personne. Natacha, dont l'avis compte beaucoup pour moi, a d'abord douté que je sois vraiment l'auteur des articles publiés sous mon nom par *Vedomosti*. Ses critiques à l'égard de mes « talents » littéraires et de mon identité d'auteur, exprimées en 2004, ont été utilisées par les propagandistes du Kremlin. C'est pourquoi, lorsqu'elle m'a proposé d'écrire un livre ensemble, j'ai compris que ce ne serait pas facile.

Ce livre a deux auteurs, et nos opinions, interprétations, appréciations de certains événements diffèrent. C'est normal. Les auteurs divergent également quant à la confiance qu'ils accordent aux propos de tel ou tel personnage du livre. Chacun de nous

1. Diminutif de Natalia.

répond de sa partie, de ce qu'il énonce à la première personne. Au cours de ce travail commun (qui s'est fait par correspondance), Natacha et moi avons beaucoup discuté, et dans l'ensemble, ce que verra le lecteur est le produit d'un compromis.

Ce qui unit les auteurs du livre, c'est leur fidélité aux valeurs communes de la civilisation européenne, dont mon pays demeure partie intégrante en dépit des vaines tentatives des hommes politiques et des politiciens petits et grands, à différentes étapes de son développement, de lui faire rebrousser chemin.

Au moment où vous lisez ce livre, Platon Lebedev et moi, après avoir purgé notre peine de huit ans, avons été condamnés à une nouvelle peine et attendons l'année 2016 pour être libérés. Depuis longtemps, nous avons perdu notre fortune. Une fois de plus, Vladimir Poutine se nomme lui-même président. Vassili Alexanian, le principal juriste de l'entreprise, est mort sans avoir fait la déposition que les enquêteurs exigeaient de lui. Les procureurs, les juges, les enquêteurs qui ont participé à l'affaire Ioukos ont pris du grade et ont touché des récompenses en argent. La liste du *Forbes* russe n'a pas beaucoup changé, globalement, en Russie, les riches se sont enrichis, les pauvres se sont appauvris.

Pourtant, je dois faire un constat. On peut voir — même à travers la fenêtre d'une cellule de prison en Sibérie ou en Carélie — que d'année en année, de mois en mois, de jour en jour le nombre de personnes honnêtes, morales, et qui désirent des changements grandit. Ce n'est plus qu'une question de temps, j'ose l'affirmer. Non, je ne prends pas mes désirs pour des réalités.

De mon côté, je suis prêt à œuvrer pour le bien de ces générations qui vont hériter de notre pays dans très peu de temps. Des générations qui désirent de vrais changements. Et qui apporteront de nouvelles valeurs et de nouveaux espoirs.

MIKHAÏL KHODORKOVSKI

INTRODUCTION

Un Kafka populaire russe

Natalia Gevorkyan

MBKh, c'est ainsi que tout le monde l'appelle. Ce sont les premières lettres de son nom complet : Mikhaïl Borissovitch Khodorkovski. D'ailleurs, il signe ainsi. Ses amis le nomment parfois Hayder. On l'a qualifié d'homme le plus riche de Russie : il était propriétaire de Ioukos, la meilleure entreprise du pays. Aujourd'hui, il est avant tout « le détenu numéro un ». Un jour, au château de Vaux-le-Vicomte, j'ai entendu le guide raconter cette histoire de la manière la plus lapidaire qui soit aux touristes russes. Il était question du sort de son propriétaire, Fouquet. Ce surintendant Fouquet, les Russes le connaissent d'après *Le Vicomte de Bragelonne*, le roman de Dumas, où d'Artagnan l'arrête sur ordre de Louis XIV. Le guide, un Français, a résumé les événements à peu près ainsi : « Le roi est venu dans ce château somptueux. Il a vu au-dessus de sa porte la devise que l'on pouvait traduire du latin de la manière suivante : "Jusqu'où ne montera-t-il pas ?" Il a visité le parc magnifique, où l'on avait organisé un spectacle féerique en son honneur. Or, Colbert n'arrêtait pas de lui susurrer que Fouquet avait acquis sa fortune de façon malhonnête. Et en plus, on disait de lui qu'il voulait s'emparer du pouvoir. Le roi a profité de l'hospitalité de Fouquet, puis il a donné l'ordre de l'arrêter. Après quoi, tout s'est passé comme dans l'histoire de M. Poutine et M. Khodorkovski. »

Fouquet, un détenu du xvii^e siècle, a dû attendre quinze ans pour voir sa femme. Khodorkovski, un détenu du xxi^e siècle, n'a été privé des visites de la sienne que pendant cinq ans et demi, entre le moment où une nouvelle affaire judiciaire a été initiée

contre lui, en 2006, et 2011. Nous étions en train de terminer ce livre lorsqu'il a pu enfin, après toutes ces années, serrer dans ses bras sa femme et ses enfants venus le voir à la colonie IK7 de Segueja, en Carélie, où, à moins d'un miracle, il restera pendant les cinq années qu'il doit encore purger sur les quatorze dont il a écopé après le second verdict (dont sept déjà purgées). Segueja se trouve à 700 kilomètres au nord de Saint-Pétersbourg, les températures varient entre - 25 en hiver et + 25 en été. C'est toutefois plus près de Moscou que la colonie sibérienne de Krasnokamensk où il était enfermé précédemment, à la suite du premier verdict rendu en 2005. Le climat est également plus clément.

Inna, la femme de Khodorkovski, m'a raconté leur premier rendez-vous prolongé en Sibérie : « Notre fille avait douze ans, les jumeaux en avaient quatre, je ne les avais pas pris avec moi. À présent, à Segueja, ils ont vu leur père. Mais à Krasnokamensk... C'était un voyage de trois jours, c'est tout juste si nous n'avons pas dû y aller en traîneau. On était en octobre, il faisait froid. Comment te l'expliquer ? Deux ans étaient passés depuis son arrestation. Et lorsque nous nous sommes retrouvés ensemble, je me suis sentie rassurée, pour la première fois depuis deux ans. J'ai dormi pendant les trois jours qu'ont duré nos retrouvailles. J'ouvrais les yeux, j'entendais quelqu'un lui adresser la parole et je les refermais. J'étais incapable de me lever. Il a tout compris. Il faisait les repas, des omelettes par exemple. Je mangeais et je me rendormais. J'ai senti que je pouvais me laisser aller. C'était une sorte de détente après la tension qui n'avait pas baissé après son arrestation. Et qui est revenue après, s'installant pour longtemps. »

De décembre 2006 à juin 2011, Khodorkovski se trouvait toujours en prison ou dans la salle d'audience. Les visites n'étaient autorisées qu'une fois par mois, et quelles visites ! Deux chaises minuscules devant une vitre grillagée, un téléphone. Il voyait soit ses parents, soit sa femme venue avec leur fille ou avec leurs fils. Il était tout simplement impossible pour toute la famille de prendre place dans cet espace minuscule.

Beaucoup d'eau a coulé sous les ponts depuis que ce livre a été conçu. Ces années ont vu un seul événement heureux : Svetlana Bakhmina, juriste de Ioukos, a été libérée. Mère de deux petits enfants, qui a mis au monde son troisième dans la colonie, elle avait été happée, à l'âge de trente-sept ans, par la machine

répressive. Condamnée à sept ans de détention en 2006 pour le détournement d'ong ne savait quels fonds au profit d'ong ne savait qui, elle a été libérée en 2009 suite à une demande de grâce et des milliers de signatures pour sa libération recueillis sur Internet.

Vassili Alexanian, chef de la section juridique de Ioukos diplômé des universités de Moscou et de Harvard, un bel homme et un esprit brillant, est mort en octobre 2011 avant d'avoir atteint l'âge de quarante ans. On exigeait de lui une déposition contre Khodorkovski et Lebedev. Il a refusé. La prison l'a tué. En deux ans, sa santé a été détruite : il avait un cancer, le sida, la tuberculose, il avait pratiquement perdu la vue. On lui a permis de rentrer chez lui pour mourir, moyennant une caution de 50 millions de roubles.

Pendant que ce livre s'écrivait, l'espoir de voir le président Medvedev assumer son rôle a fait long feu. Khodorkovski reste un prisonnier de Poutine, c'est ce dernier qui décide de la durée de sa peine. Et toute cette histoire n'a pas plus de rapport avec le droit que le troisième mandat de Poutine avec des élections dignes de ce nom.

Lorsque nous avons conçu ce livre, Khodorkovski n'avait pas encore prononcé ses dernières paroles dans la salle d'audience. Il n'avait pas encore dit : « J'ai honte de mon État. » Et il devait livrer son testament politique :

Je ne suis pas un être idéal, mais j'ai des idéaux. Comme tout le monde, je ne suis pas heureux en prison et je n'ai pas envie d'y mourir. Mais s'il le faut, je n'hésiterai pas. Mes convictions valent que je risque ma vie. Je crois l'avoir démontré. Et vos convictions à vous, Messieurs ? En quoi croyez-vous ? Que le chef a toujours raison ? En l'argent ? En l'impunité du « système » ? C'est vous qui le savez.

Votre Honneur !

C'est bien plus que le destin de deux hommes que vous tenez entre vos mains. Ici et maintenant, c'est le destin de chaque citoyen russe qui se joue. De ceux qui, dans les rues de Moscou et de Tchita, de Saint-Petersbourg et de Tomsk, ainsi que d'autres villes et villages, espèrent ne pas être victimes de l'arbitraire des miliciens ; de ceux qui ont créé leur entreprise, ont construit leur maison, ont réussi dans la vie et voudraient transmettre leurs biens à leurs enfants et non pas à des racketteurs en uniforme. De ceux, enfin, qui désirent faire honnêtement leur travail en touchant leur

salaire sans craindre à chaque instant de se faire licencier par des patrons corrompus.

L'enjeu, ce n'est pas notre sort, celui de Platon Lebedev et le mien. Pas seulement, en tout cas. C'est l'espoir des Russes. Leur espoir de voir leurs droits défendus par le tribunal si demain des bureaucrates s'avisent de les violer de manière ostentatoire et insolente.

Je sais, il y a des personnes, je les ai nommées au cours de ce procès, qui voudraient nous garder en prison. Pour toujours ! Elles ne s'en cachent pas, rappelant publiquement l'existence d'une « éternelle » affaire Ioukos.

Pourquoi ne s'en cachent-elles pas ? Parce qu'elles veulent montrer qu'elles sont au-dessus de la loi, qu'elles iront toujours jusqu'au bout de leur « projet ». Pour le moment, c'est le contraire qu'elles ont obtenu : elles nous ont transformés, nous, des personnes ordinaires, en symboles de lutte contre l'arbitraire. Elles y sont parvenues. Ce n'est pas notre mérite, c'est le leur. Mais elles ont besoin d'une sentence de condamnation, car elles craignent de devenir des « boucs émissaires ».

Le procès s'est clos sur le dernier mot de la mère de Mikhaïl, Marina Khodorkovskaïa. Un mot bref et impitoyable lancé à la figure du juge : « Soyez maudits, vous et vos descendants ! »

Place de Smolensk à Moscou, tournez le dos au ministère des Affaires étrangères. Descendez le quai de la Moskova et prenez à gauche dans la rue de Rostov. Poussez jusqu'au numéro 21 : vous verrez un immeuble qui ne paie pas de mine. Si vous avez sur vous votre passeport (qu'importe votre nationalité), entrez dans cet immeuble, passez le contrôle (la procédure est plutôt sommaire), puis l'enregistrement, jurez que vous n'avez ni appareil photo ni caméra et montez au deuxième étage. Vous êtes au tribunal de Khamovniki. Allez dans la salle numéro 7.

C'est ici que de mars 2009 à décembre 2010 ont été jugés Mikhaïl Khodorkovski et son ami et partenaire Platon Lebedev.

Vers dix heures du matin ou bien aux alentours de deux heures de l'après-midi, on pouvait voir deux détenus descendre du troisième au deuxième étage d'un pas alerte. Ils étaient attachés par des menottes à deux hommes en uniforme. Parfois, les détenus étaient menottés ensemble et alors les gardiens les précédaient ou bien les suivaient. Les hommes en uniforme variaient. Les hommes menottés étaient toujours les mêmes.

L'un, plus grand et plus âgé que son compagnon, avait les cheveux complètement blancs. Il était généralement vêtu d'un blouson de sport. C'était Platon Lebedev, cinquante-quatre ans. Le plus jeune, lunettes, cheveux coupés court, jean et tee-shirt avec une veste ou un pull, c'était Mikhaïl Khodorkovski. Il avait quarante-sept ans.

Ces brefs instants, lorsqu'ils se rendaient dans la salle d'audience ou en revenaient, étaient les seuls où l'on pouvait voir les deux détenus les plus célèbres de Russie non pas derrière des barreaux ni une vitre blindée, mais pour ainsi dire « en vrai ». Ces deux hommes étaient les anciens copropriétaires de l'ancienne compagnie pétrolière Ioukos.

En 2003, d'après les chiffres du magazine *Forbes*, Mikhaïl Khodorkovski « pesait » 8 milliards de dollars : ce quadragénaire était alors désigné comme l'homme le plus riche de Russie. En 2003, sa compagnie avait dépassé Loukoïl, le géant pétrolier russe, en volumes de pétrole extrait et Gazprom lui-même pour la capitalisation. C'est à la même époque que le groupe Ioukos avait remporté le classement du magazine *Fortune* des entreprises mondiales arborant le meilleur retour sur investissement : il fut classé devant Microsoft, Citygroup et la société pharmaceutique Pfizer. La compagnie produisait alors 2 % du pétrole mondial et 20 % du pétrole russe. Le 2 septembre 2003, un mois et demi avant l'arrestation de son patron, la capitalisation de Ioukos s'élevait à 32,8 milliards de dollars.

Issu d'une famille soviétique d'ingénieurs tout ce qu'il y a de plus ordinaire, Khodorkovski avait vingt-deux ans au moment de l'arrivée de Gorbatchev au pouvoir. Le jeune komsomol et étudiant brillant d'alors est devenu à la fin des années 1990 un magnat pétrolier. Il est un de ceux qui ont « surfé » sur la vague des réformes impulsées par Boris Eltsine, profitant au mieux de toutes les possibilités, de tous les avantages et même des défauts de cette époque mouvementée. À certains, celle-ci n'a apporté que pertes et malheurs, à d'autres, des milliards et le qualificatif d'« oligarques » qui leur collera à la peau toute leur vie.

En 2003, les cours du pétrole s'envolent et le prix du baril de la compagnie Urals Energy atteint la barre des 29,76 dollars. Le bénéfice net de Ioukos au cours des neuf premiers mois de 2003 s'élève à 3,546 milliards de dollars (contre 2,7 milliards de dollars

au 30 septembre 2002), les recettes des ventes et d'autres revenus de l'activité principale passent de 7,95 à 12,2 milliards de dollars. Khodorkovski entreprend alors des négociations avec des géants pétroliers étrangers, il est sur le point de conclure un accord qui permettra la fusion de Ioukos avec Sibneft, un autre groupe russe. 2003 le propulsera donc au sommet de la réussite, mais elle verra aussi la fin de la compagnie Ioukos. Celle-ci sera mise en pièces. Le pays où elle a vu le jour aura également cessé d'exister.

L'arrestation de Khodorkovski en octobre 2003 marque le tournant entre la Russie d'Eltsine et celle de Poutine. Devenu président de la Fédération de Russie en 2000, ce dernier a annoncé d'emblée ses objectifs : un État fort, qui contrôlerait les affaires, une « verticale du pouvoir », une stabilité économique (dont on connaît aujourd'hui le prix politique). La Russie poutinienne a non seulement démantelé le groupe pétrolier de Khodorkovski, mais a aussi mis un terme à l'activité de sa fondation humanitaire et éducative « Russie ouverte », tout comme à celle de nombreuses autres ONG dont Vladimir Poutine, un ancien du KGB, ne pouvait que se méfier. La société civile a été réduite à une peau de chagrin. Les principaux médias, et en premier lieu la télévision, sont passés sous le contrôle de l'État. Le Parlement a perdu son indépendance. Les élections des gouverneurs régionaux ont été abolies.

Khodorkovski n'était pas un révolutionnaire. Il a parfaitement compris les nouvelles règles du jeu et a su en tenir compte. Du moins, jusqu'à un certain point. Il négociait ses principaux projets avec le Kremlin ou avec Poutine en personne, en commençant par les affaires et jusqu'au soutien, notamment financier, qu'il apportait aux partis d'opposition. À la fin de la période Eltsine, le pouvoir n'exerçait pas de contrôle direct sur le monde des affaires. Par la suite, les choses ont changé : toute compagnie, Ioukos comprise, avait désormais besoin de l'aval des autorités pour fonctionner normalement.

De l'extérieur, on avait l'impression que Ioukos se portait bien : en avril 2003, alors que le groupe fêtait son dixième anniversaire, le président Poutine lui a adressé ses félicitations. Le chef de l'administration présidentielle Alexandre Volochine a lu le mot du chef de l'État : « Une organisation du travail efficace, des qualités professionnelles hors pair et un grand sens des responsabilités ont

permis à la compagnie non seulement de conserver, mais aussi de renforcer ses positions sur le marché intérieur et international.» Deux mois plus tard, Alexeï Pitchouguine, le chef du service de la sécurité de Ioukos, était arrêté. En juillet, Platon Lebedev, l'un des principaux actionnaires de Ioukos se retrouvait, lui aussi, derrière les barreaux. Plus personne ne doutait qu'il s'agissait d'un « écrasement » en bonne et due forme. L'arrestation de Khodorkovski suivit en octobre 2003.

Jusque-là rien ne distinguait Khodorkovski des six autres premiers oligarques du pays qui avaient émergé en 1996. Cette année-là, ils avaient décidé de risquer le tout pour le tout en misant à la présidentielle sur Boris Eltsine alors que, dans les sondages, la balance penchait nettement du côté de Ziouganov, le candidat du Parti communiste. L'avenir leur a donné raison. Eltsine a gardé le fauteuil présidentiel et, en guise de récompense, il les a laissés privatiser certains secteurs extrêmement prometteurs, notamment celui des matières premières. On avait alors l'impression que les oligarques prenaient le pouvoir. Ce qui a duré jusqu'en 1997, quand, un an après l'élection, des conflits d'intérêts les ont séparés. Cette union des oligarques prêts à risquer jusqu'à leur vie et leurs biens pour un choix politique commun fut unique dans l'histoire du pays. À l'heure de l'arrestation de Khodorkovski c'était fini : il n'y a eu aucune action concertée des oligarques pour le défendre.

On a pu se demander pourquoi il avait été choisi comme victime : certains détails ont alors permis de comprendre que, malgré toute sa loyauté apparente envers le nouveau pouvoir, il était différent des autres. Par exemple, il avait publié la liste des actionnaires de la compagnie, ce qui ne se faisait pas en Russie. Il soignait sa propre image et celle de Ioukos à l'étranger, et ses efforts ont été couronnés de succès. Il avait commencé à créer des ONG. Il se souciait de l'informatisation et de la modernisation du pays. La question de l'enseignement et de la conservation du potentiel intellectuel russe le préoccupait également. Il s'était avisé de construire un oléoduc vers la Chine. En entamant des pourparlers avec un partenaire occidental important, il avait initié en réalité l'expansion de l'économie russe vers l'Occident.

S'il avait mené à bien tous ses projets, il aurait pu devenir un personnage très influent, et pas seulement en Russie. Trop influent

pour qu'on lui tienne la bride courte selon la formule que le nouveau pouvoir avait adoptée dans ses relations avec les grandes entreprises. De quoi déplaire aux autres oligarques et concurrents en affaires. En plus, il avait dit dans une interview qu'à quarante-cinq ans, il comptait se retirer des affaires. Pour faire quoi ? De la politique ? À cela s'ajoutait sa fondation humanitaire « Russie ouverte » qui, avec ses programmes culturels et éducatifs, était manifestement porteuse d'un projet de modernisation du pays assurant à Khodorkovski un beau succès dans les milieux intellectuels.

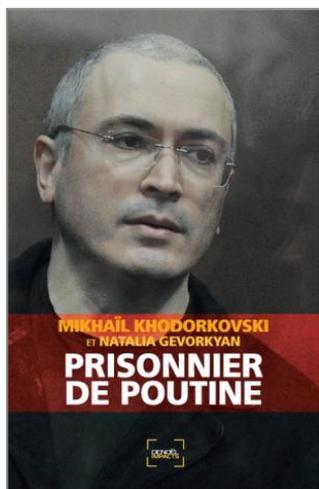
Khodorkovski se détachait du lot. Il attirait l'attention, il devançait son temps et son entourage. Ses qualités de leader se manifestaient aussi en dehors de la compagnie qu'il avait créée. L'unique moyen de restreindre son activité, à l'intérieur du pays comme à l'étranger, était de le mettre hors jeu. Ce que le pouvoir n'a pas manqué de faire en le jetant derrière les barreaux.

Pourquoi a-t-on choisi ce moyen-là ? Je ne suis pas la seule à penser que le régime de Poutine est fondé sur la violence, et même sur le sang si on pense à la guerre de Tchétchénie : c'est là un des éléments constitutifs des rapports sociaux qu'il a instaurés. « La violence, réalisée dans un cadre pseudo-juridique [...] est devenue, au cours de la décennie poutinienne, un facteur important de régression politique, de retour aux formes traditionnelles de domination. La domination exercée par les structures répressives, fondée sur une violence qui est le propre des régimes autoritaires, laisse une trace durable dans la psychologie des gens habitués à se considérer comme des sujets, et dans leur rapport à l'État¹. » Tout naturellement, ce sont les ministères dits « de force² », dépendant directement du président, qui sont devenus l'instrument de consolidation du pouvoir sous Poutine. Comme à l'époque soviétique, on a utilisé arrestations et procès prétendument criminels dans la lutte contre les personnes indésirables, indociles, bref, contre les « éléments étrangers ». Une nouveauté est apparue cependant : la mainmise de l'État sur les affaires, notamment la neutralisation des propriétaires à l'aide de la police et des « services », ce que l'on

1. Tatiana Vorojeïkina, « Tout est relatif. Un autoritarisme diffus », *Vedomosti*, 21 juillet 2010.

2. C'est-à-dire les ministères de la Défense et de l'Intérieur.

10. Après Eltsine <i>Natalia Gevorkyan</i>	318
11. 2003. Le pays change de voie <i>Natalia Gevorkyan</i>	370
CONCLUSION <i>Mikhail Khodorkovski</i>	405



Prisonnier de Poutine Mikhaïl Khodorkovski et Natalia Gevorkyan

Cette édition électronique du livre
Prisonnier de Poutine de Mikhaïl Khodorkovski
et Natalia Gevorkyan
a été réalisée le 29 mars 2012
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207110263 - Numéro d'édition : 179909).

Code Sodis : N47252 - ISBN : 9782207110287
Numéro d'édition : 231308.